

PLACE OUVERTE
À BORDEAUX

Du même auteur

La Pasteure, Les Allusifs, 2008

Amour, Les Allusifs, 2011

Sur l'auteur

Hanne Ørstavik est née en 1969, dans le Finnmark, la partie la plus septentrionale de la Norvège. Elle est une des auteurs norvégiennes contemporaines les plus admirées. Chacune de ses parutions est très attendue, souvent acclamée et parfois controversée. L'émotion vive suscitée par ses livres parmi les lecteurs et les critiques a grandement contribué à la place unique qu'elle occupe dans le paysage littéraire de son pays. En 2002, elle a reçu le prix Dobloug pour l'ensemble de son oeuvre et en 2004, après plusieurs romans et nouvelles, le prestigieux Brageprisen, pour son livre *La Pasteure*. Son roman *Amour* est considéré en Norvège comme un classique parmi les romans contemporains et il est traduit dans une quinzaine de langues.

Hanne Ørstavik parle bien le français qu'elle a appris parce qu'elle avait « faim de lire les existentialistes – Sartre, Beauvoir, Camus – et Duras ».

Hanne Ørstavik

PLACE OUVERTE
À BORDEAUX

Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

NOTAB/LIA

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE



La traduction de cet ouvrage a été possible
grâce à l'aide financière de Norla.

© Visuel : Paprika

© 2014, les Éditions Noir sur Blanc

ISBN : 978-2-88250-331-2

Veux-tu me rencontrer

C'est comme ça que ça a commencé, Johannes, lui et moi. Ou plutôt, ça a commencé quand j'ai lu un article qu'il avait écrit, dans une revue, il est historien de l'art, donc je savais qui c'était, il n'écrit pas de critiques, mais des choses plus théoriques sur l'esthétique et la sociologie de l'art, des choses que je n'avais jamais lues, et puis je suis tombée sur cet article, qui m'a tant réjouie, un article bien pensé, une présentation des idées en mots si limpide, comme s'il tenait les x à la main, ou que les mots étaient main, étaient lui, si fortement présent. J'avais regardé la petite photo, le portrait en vignette à côté de son nom, et il avait l'air si chaleureux, trouvais-je, si gai avec ses cheveux sombres en bataille dressés sur sa tête, que j'avais eu envie de prendre contact, je m'étais tout de suite fait la réflexion. Je l'avais écarté, puis repensé, le lendemain, et encore le jour d'après. Et puis j'avais fini par le faire, trouvé son numéro sur Internet, envoyé un message, neutre, avec noms complets, le mien et le sien, le remerciant pour l'article et disant ce qui m'avait plu. Rien de plus, pas de proposition d'autre chose, pas d'allusion. Mais j'avais pris contact, dit Je suis là, tu es là, je te vois. Le lendemain, il m'avait envoyé une brève réponse, Merci, c'est sympa. Rien d'autre. Bon, m'étais-je dit, voilà. En songeant que cela valait au moins le coup

d'essayer, que cela valait quelque chose, quoi qu'il en soit.

Et puis, une semaine plus tard, le dimanche soir vers sept heures, était venu le deuxième message. Celui que j'avais toujours voulu. Le bref, ouvert, Me rencontrer.

J'avais répondu Oui.

Et puis les messages avaient fusé de l'un à l'autre et j'avais bondi dans la douche et senti le sang battre dans ma gorge, je m'étais rasé les jambes et près du sexe, et puis ça avait été déo, maquillage, parfum et vêtements, je ne sais plus lesquels, j'avais juste sauté dans quelque chose et dévalé toutes les marches jusqu'à la rue, sous les grands arbres, je marchais vers le bus, et je me sentais faible des chevilles et si somptueusement étincelante et lumineuse. J'étais presque arrivée dans la rue où passe le bus quand ça m'est apparu clairement, ce qu'il avait écrit dans les messages qui continuaient sans cesse: Je peux venir là où tu es, était-il écrit, je suis mobile. Non, je viens chez toi, avais-je écrit, parce que j'ai ma fille à la maison. Tu viens dans le Vestlandet, alors, avait-il écrit, et j'avais répondu oui, je pensais qu'il plaisantait, je croyais savoir où se trouvait sa rue, l'adresse que j'avais vue en cherchant son numéro sur Internet, quelque part de l'autre côté de la ville, non, et je savais quel bus prendre, et l'arrêt le plus proche où descendre. Et puis j'ai enfin vu ce que c'était qu'il écrivait. Il n'était pas dans la même ville. Il vivait de l'autre côté du pays. BerRRgenm, était-il écrit à la fin. Il n'était pas ici. Il était loin. J'avais fait demi-tour et j'étais rentrée à la maison.

Et puis je m'arrange avec maman, lui demande si elle peut rester auprès de Sofi, parce que Sofi ne peut pas rester seule même si elle a seize ans, ou plutôt ce n'est pas ainsi que nous avons procédé jusqu'à présent, mais maman est là, dit Passe un bon moment, ma belle, vas-y:

PUIS-JE VENIR SAMEDI, écris-je, dans un message mercredi matin, trois jours plus tard. D'abord, sa réponse est hésitante: Tu oses? Venir, comme ça, à cette seule fin? Je ne réponds pas, le laisse mariner un peu dans sa réserve. Deux heures plus tard: Viens! Viens samedi et reste autant que tu voudras!

Avant le décollage de l'avion samedi matin, je suis si légère, je prends un journal sur le présentoir, l'ouvre comme si j'étais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui faisait ce genre de choses, qui prenait un journal et l'ouvrait, c'est ainsi que je suis maintenant, une autre, et ça ne fait rien, que je sois d'une gaieté décousue, incohérente. Je balaie les pages du regard, et tout d'un coup je vois une courte interview de moi, quelques questions, nous sommes plusieurs à avoir répondu, j'avais oublié, c'était l'autre jour au téléphone pendant que je rentrais chez moi. Je n'avais pas demandé à vérifier les citations, au contraire, je préférais y échapper, voulais juste que ce genre de déclarations disparaisse, ne voulais pas me les faire rappeler, penser à moi comme ça de l'extérieur. Et me voilà qui feuilletais ce journal que sinon je ne regarde jamais, et là, la petite photo de moi et ce que j'avais dit, et c'était proprement épouvantable. Telles qu'étaient présentées les choses, on aurait cru que je me comparais à Louise Bourgeois. Elle et moi. Nous. C'est ce qu'on aurait cru. C'est ce que c'était, dans le journal. Pour qui me prenais-je. Et voilà que j'allais partir chez cet homme, m'imposer comme ça, croire qu'il n'y avait qu'à se servir. Venir et recevoir. Qu'il n'y avait qu'à venir.

C'était comme me prendre une gifle. Je me suis mise à transpirer, je voulais me cacher, ne pas être visible, n'aller nulle part. Et moi qui avais été si contente. Et c'était balayé. Moi qui m'étais sentie si follement heureuse.

Le vol? M'en souviens pas. Quand j'arrive, j'ai passé cinquante minutes avec un visage que je ne voulais qu'enlever, auquel je ne voulais qu'échapper. Et maintenant, je vais le rencontrer, et je voulais être belle, je voulais rayonner vers lui, être radieuse. C'est ce dont j'ai rêvé, ce que j'ai imaginé. Comme dans un film, arriver vers lui, éblouir. Et puis le visage est détruit. C'est le sentiment que j'ai. Me levant et me dirigeant vers la sortie de l'avion, c'est comme si je marchais entre, entre deux qui sont moi, voici celle qui toute la nuit s'est réjouie presque trop fort dans son sommeil, a rendu son sommeil léger, et celle qui est détruite et laide. Je marche entre elles, invisible, entre elles en avant à travers les couloirs à côté des autres voyageurs, et je finis par arriver dans le hall des bagages de ce petit aéroport et je le vois à l'autre bout de la salle, il a une pile de journaux sur le bras, ses grands cheveux, son pull noir, un coupe-vent vert montagne, se tient là à me regarder et je me dirige vers lui avec mon sac et puis me voilà arrivée à lui et il me prend contre lui et me tient et me tient. Nous ne disons rien. Je lâche mon sac par terre pour pouvoir l'enlacer moi aussi, des deux mains, me serrer contre le noir et j'entends le bruit de son cœur, je le sens à travers le pull, qui bat et bat.

En allant chez lui, dans la voiture, il fait gris, un peu de pluie, il ne trouve pas son chemin, se perd. Je ris. Depuis combien de temps tu habites ici. Trois ans, dit-il, et il rit aussi.

Quand nous sommes dans son grand salon un peu vide, je vais vers lui, tout contre, et il me laisse venir près de lui, comme ça. Nous nous contentons de nous regarder. Plus tard, quand il va à la supérette acheter quelque chose que nous avons oublié et que je l'attends dans l'appartement, je pleure. Je ne sais pas pourquoi. J'ai fait tout ce chemin,

suis venue à lui, ai pu venir tout contre lui, et pourtant, comme c'est vide.

Nous restons dans l'appartement toute la journée. Nous avons pensé voir quelques expositions, il y en avait une à Verftet qui avait l'air bien, et une au musée des Beaux-Arts où Johannes travaille aussi, ou juste aller quelque part en voiture, faire un tour à pied, On pourrait faire une de tes promenades, lui avais-je écrit dans un message, Oui, avait-il répondu sans tarder, mentionnant plusieurs noms de lieux, des endroits, des collines, quelque chose aux consonances d'oiseaux. Nous buvons le vin qu'il a acheté, qui était dans un sac sur la banquette arrière quand il est venu me chercher à l'aéroport. Nous parlons. Nous ne nous étions jamais rencontrés, jamais parlé. Juste avant la tombée du soir, nous faisons un petit tour jusqu'au lac, jusqu'à la grève que nous voyons depuis la fenêtre. Un sentier longe le bord de l'eau, entre pierres et roseaux. Nous le suivons. Il me tient la main tout le temps.

Il prend quelques photos de moi quand nous faisons cette promenade, là où nous devons traverser un petit ruisseau. C'est comme si les photos lui rendaient les choses réelles, tout, le fait que je sois venue, nous ici ensemble, moi.

Le lendemain matin, il me conduit à l'aéroport. Nous avons passé notre temps à parler, nous n'avons pas couché ensemble, nous nous sommes à peine embrassés, mais nous avons dormi dans le même lit. Il veut que nous soyons des amoureux. Le dit, quand je m'en vais, quand je vais passer le contrôle de sécurité. On ne pourrait pas être des amoureux, il me tient tout contre lui, est chaleureux, presque désespéré. Comme si c'était une chose qu'on décidait, déterminait, comme ça. Comme de s'inscrire dans une association. Non, dis-je. Non.

Par la suite, je vais comprendre qu'il y a tant que je ne vois pas. En lui. Je crois tout voir, cette première fois là. Mais finalement ce n'est pas ainsi, c'est différent.

Que vois-je? Le sans-défense. Il n'a pas nettoyé ses lunettes, elles sont poussiéreuses et tachées, son pull est taché, il n'est pas rasé, comme s'il avait passé plusieurs jours en montagne et était venu directement me chercher.

Son appartement n'était pas en désordre, il semblait plutôt indéterminé, m'étais-je dit en posant mon sac dans l'entrée, debout à la porte du salon. Il n'avait pas fait de choix clairs, semblait-il, en termes de couleurs, de meubles, d'objets, avait juste pris ce qui se présentait, pratique, un mobilier de salon des années quatre-vingt avec des bords en pin et des coussins jaunes, un écran plat, un fauteuil inclinable marron et un noir. En même temps: ce qui est déterminant est choisi avec le plus grand soin. L'appartement lui-même, au sommet de l'immeuble, avec une vue étendue sur le fjord, les îles, toutes les douces collines vertes. Il l'a choisi et l'a voulu. A voulu avoir cette vue, être dans ce tableau, dans cette conversation avec le muet ouvert changeant là, dehors.

Et du vin, il en avait acheté pour ma venue, mais pas le reste dont j'avais dit que ça pourrait être sympa quand il m'avait posé la question dans un message la veille, comme du lait écrémé à mettre dans le café ou du fromage brun. Il a une chambre d'amis avec deux lits, les lits sont faits. Ça, le fait qu'il sache tant de choses, qu'il ait tant réfléchi, lu. Voie des lignes à travers les œuvres d'art et la société et l'histoire d'une façon que je n'ai jamais vue. Et en même temps: les bras qui restent ballants. Quand nous cuisinons ensemble, du saumon mariné surgelé que nous cuisons sur de l'aluminium dans le four, un brocoli qu'il plonge

entier dans la casserole d'eau. Ses mains, le fait qu'il ne semble pas les maîtriser tout à fait, quand elles coupent, font. Comme si tout risquait constamment d'en glisser, tomber.

JE NE SAIS PAS QUI JE SUIS. JE NE ME CONNAIS PAS MOI-MÊME, dit-il quand nous sommes autour de la table en teck de la salle à manger à l'autre bout du salon. Quatre petites bougies étaient allumées sur une assiette entre nous, c'était ce qu'il était allé chercher à la supérette quand je l'attendais seule en pleurant.

L'impuissance comme STRATÉGIE. Personne n'attend quoi que ce soit d'un démuné, personne n'exige quoi que ce soit. C'est se mettre hors jeu. Échapper à la participation, échapper à la responsabilité, et à la culpabilité. Car le démuné ne savait pas, n'a pas fait, ne peut pas. Et en même temps, savoir tant de choses, être si exceptionnellement doué, là-dehors, dans le monde, là-dehors, où personne ne vient près. Où personne n'a droit à lui, où il peut payer, et partir. Et puis l'impuissance est un cercle tracé plus profondément, contre le corps, comme une frontière? Et que c'est le fait de passer à travers, pour quelqu'un de l'extérieur, ou pour lui-même, de l'intérieur, que c'est de cela qu'il s'agit, de contact. Pénétrer jusqu'à lui, ou, si c'est lui-même qui doit franchir, arriver tout au bord de soi et sortir?

Le démuné est inattaquable. L'impuissance comme carapace, une carapace inattaquable. Autour de quoi? Il n'y a rien d'autre que de la tendresse, tout au fond. Je ne peux croire autre chose. Le dur n'a pas besoin d'une carapace dure. C'est le doux qui doit être si vigoureusement protégé. Non?

Le taxi longe une grande place, se gare contre un trottoir. Je suis à Bordeaux, je vais y exposer au musée d'Art contemporain. J'ai vu le musée en 3D sur Internet, il est situé dans un ancien entrepôt de l'époque coloniale. L'espace principal ressemble à une église, avec de grandes colonnes et des arcades, et de petites fenêtres en hauteur sur les murs latéraux. Mais ce n'est pas une église, et la salle est vide.

J'arrive la première, aujourd'hui, seule, demain Johannes me rejoindra. Cela fait presque un an maintenant que nous nous sommes rencontrés. Johannes n'a pas d'enfants. J'ai été mariée, j'ai Sofi, qui a dix-sept ans. Il n'est jamais sorti avec une femme. N'a jamais vécu en couple. Été seul, toujours, juste lui.

Je regarde par la vitre pendant que le chauffeur s'occupe de la carte et du ticket. La place est comme un carré, trois de ses côtés sont bordés d'arbres, en doubles rangées, comme une allée. Le quatrième est orienté vers le fleuve. Au milieu, il n'y a rien. C'est du gravier, du gravier fin, comme du sable. Je récupère ma carte, ouvre la portière, sors avec ma petite valise. Reste à regarder autour de moi. La place des Quinconces, on en parle dans le guide que j'ai lu dans l'avion. J'ai le sentiment d'être déjà venue. Le

tableau que j'avais eu dans la tête, après ma précédente exposition, il y a presque deux ans, quand elle était finie. Je le vois maintenant, le lieu de ce tableau, c'est ici. Mais je ne suis jamais venue.

Dans le tableau, je sors d'une calèche, me penche, descends les deux marches. Je ne sais pas si je suis homme ou femme. Je porte des vêtements noirs, un pantalon, semble-t-il, je ne vois que cela, mes jambes, et les chaussures, en cuir noir. La calèche est un fiacre. C'est sur une grande place ouverte, avec des arbres le long de trois côtés.

Quand il s'était présenté, ce tableau avait été si envahissant. Et si fort. Il m'inquiétait. Je ne le comprenais pas, et en même temps il était parfaitement distinct. Il me voulait quelque chose, mais je n'arrivais pas à voir quoi, et depuis je n'ai cessé de le porter en moi. La lumière blanche, à moins que ce ne soit le sable clair, la luminosité est si vive, et la chaleur inhabituelle, nouvelle. Sur un côté de la place, il y a un champ rectangulaire, je le trouve du regard, on en parle aussi, dans le guide, et au bout de ce champ, il fut un temps où l'on exécutait des gens. Leur coupait la tête, ou les pendait. C'est la place des exécutions.

Je ne sais pas pourquoi elle est en longueur, cette place des exécutions. Comme s'il fallait une marche, une distance marquée, d'une extrémité à l'autre. Cela me fait penser à la piste d'élan, juste avant la ligne de saut en longueur, et au bac derrière la ligne, rempli de sable. Ou à l'allée centrale d'une église, au fait de la remonter quand tout le monde se lève des bancs et reste, à côté, à regarder.

L'image d'alors, de l'autre temps, se trouve à l'intérieur de ce que je vois maintenant. Pendant que je me tiens là viennent soudain plusieurs détails. En sortant de la

voiture, je vois qu'il y a des sièges de part et d'autre, tendus de velours, j'ouvre la portière, elle est basse, me penche et sors, baisse les yeux sur mes jambes, tout en bas, les chaussures, le pantalon noir.

J'avance sur le trottoir qui borde l'allée, il n'est pas asphalté, mais pavé de grandes dalles, je tire ma valise, les roues font un bruit plus grave en passant sur les interstices, et puis un clic. Quand je m'arrête, quand il n'y a pas le bruit des roues de la valise, le silence semble parfait.

Soudain je vois un tableau d'un tout autre endroit. C'est à New York, sur le trottoir, devant un grand édifice en briques rouges, là se trouvent deux filles, jeunes, en sous-vêtements, l'une porte une culotte rose, une grande culotte droite, et un soutien-gorge, de la même couleur. Elle a de longs cheveux clairs. L'autre a le teint plus mat, de longs cheveux sombres, des boucles, et des sous-vêtements olive, elle est debout à côté. C'est la fille en rose que je vois distinctement. Ce sont mes filles. Peut-être une seule des deux. Je ne sais pas. Je n'ai que Sofi. Mais dans ce tableau il y a un lien avec elles, les filles, qui me le fait penser. Je m'imagine qu'elles sont prostituées. Rien dans le tableau ne l'indique, si ce n'est qu'elles sont en sous-vêtements dans la rue.

Pendant que je marche, l'image de la place se déplace aussi, je vois les pans de mon manteau battre sur les côtés, c'est un manteau noir, ou une cape, et en bas au niveau des jambes les pans s'écartent quand je marche. Je ne sais pas qui je suis dans ce tableau. Je marche d'un pas rapide et déterminé. Je baisse les yeux sur les jambes qui marchent, le pantalon au-dessus des chaussures, avec revers. Je peux aussi voir la scène d'un peu plus loin, le bas du corps, les jambes qui marchent, le manteau qui bat. La surface plane rectangulaire, je la sens devant, sur ma

poitrine, comme si ma poitrine était ce plat, sur toute l'étendue, à l'avant.

Puis en vient une autre: je suis tirée derrière une voiture à cheval, comme la noire, j'ai les mains ligotées avec une corde, qui est attachée à l'arrière, et puis je suis tirée par la voiture. C'est une image, je ne le ressens pas physiquement. Je sens juste que je suis tirée, par les bras. Je me dis que ça doit faire mal, le corps, être tiré, contre le revêtement. Mais je ne le sens pas. Je sens juste mes bras, que je suis tirée.

Je suis entièrement seule. C'est le plus effrayant de tout. Celle que je suis est entièrement seule.

Je sais, dans ma tête, que c'est comme ça, c'est tout. C'est insupportable. Je ne comprends pas comment d'autres le supportent. Quand j'ai rencontré Johannes, c'était ça le pire. Quand j'ai lu son livre, j'arrivais à peine à rester éveillée, je l'ouvrais et je lisais quelques lignes, et puis j'avais tellement sommeil, je n'arrivais pas à lire, je devais fermer les yeux, dormir. Le lire était le voir distinct de moi, distinct de celui qu'il était en moi, tel que je le voyais, le lire était devoir le voir depuis sa propre position. C'était devoir voir la distance entre nous. Que j'étais toujours seule.

Et je sais que c'est la seule chose possible, un autre comme autre, que c'est une condition de la rencontre. Que nous soyons deux, pas un. Que nous soyons distincts.

Je le sais. Mais ce qui en moi est seul ne le sait pas. Ne peut pas le voir. Tâtonne, regarde. Les images, comme allusions, possibilités, propositions, espaces. Comme maintenant, ici, avec cette salle, à Bordeaux.

Me livré-je à cela, le fais-je pour être avec toi, lui, toi, là-dehors? Ou pour être avec l'autre, les autres, en

moi-même. Est-ce que je produis pour supporter d'être seule. Pendant que je produis, je ne suis pas seule.

Je tourne à gauche au fond de la place, traîne ma valise sur le trottoir d'une rue étroite. La ruelle débouche sur une voie dallée en légère montée, ouverte, qui est comme une place, mais le dénivelé fait qu'elle ne semble pas concentrée, mais dispersée, comme si une grosse bête dormait au-dessous, et qu'on avait posé un revêtement, et que maintenant il était possible de marcher dessus. La voie est fermée à la circulation. Il doit s'agir du quartier qui est évoqué dans mon guide. Il y a des bâtiments anciens de part et d'autre, des maisons du dix-huitième et du dix-neuvième, peut-être avant, sur trois, quatre, cinq étages. Des fenêtres à croisillons, hautes, certaines étroites, d'autres larges, certaines en saillie.

Je traîne ma valise dans la montée en pente douce, c'est une sorte d'avenue. Nous allons loger au Grand Hôtel Français. C'est le musée qui s'est occupé de tout, j'ai vu des photos sur Internet, ce n'est pas grand, malgré le nom, d'après la carte l'hôtel se trouve dans une rue étroite à gauche de cette large montée piétonne. On est en plein été, le ciel est nuageux mais clair, un soleil derrière qui ne perce pas tout à fait. Des gens passent devant moi, marchent en face de moi, ils sont dispersés, ce n'est pas la place qui manque, personne ne vient près. Je vois un café avec terrasse contre un mur, un store le recouvre, et il y a de petites tables rondes, une ou deux autres personnes y sont installées, seules, des hommes, avec une tasse blanche sur la table devant eux, ils lisent le journal. Je vais m'asseoir contre le mur, un serveur arrive aussitôt par la porte ouverte, je commande de l'eau.

Reste là et sors mon carnet de notes, ce sentiment que j'ai, j'essaie de le reconnaître, de lui donner un nom.

Honte, me dis-je, je l'écris. Je contemple le mot là dans le carnet. Et je le sens dans mes jambes, autour des chevilles, maintenant que je l'ai pensé. Comme si cela se montrait, dans le corps, s'épanouissait, florissait, comme des taches, des plaies, je ressens une secousse dans le genou gauche, comme s'il était enflé. Le poids sur mes épaules, qui m'écrase.

Je croyais en avoir fini avec ça. Libre. Et puis le voilà malgré tout, ce sentiment, comme un chien galeux qui me suit, qui dort au coin de l'immeuble quand je m'assieds, et écoute, même dans son sommeil, il écoute, et quand je me relève, il est là, m'a entendue, et se tient prêt, au coin, rôdant, paré.

De quoi il retourne? Ce n'est rien de déterminé. Rien que j'aie fait ou dit, que j'aurais pu faire autrement, effacer, ôter. Faire mieux. Non, c'est moi, tout mon être. Telle que je suis, celle que je suis. J'ai honte de *moi*. Je le ressens comme de la fange, comme des champignons ou des moisissures, quelque chose que je peux rincer, mais jamais éliminer vraiment, entièrement, ça peut toujours recommencer, repartir, c'est quelque part, en train de pousser.

Il ne veut pas de moi, Johannes. Est-ce cela? Ai-je honte de cela? Oui, j'en ai honte. Pour la première fois, je le veux, moi, avoir quelqu'un, l'avoir lui. Clairement et sans équivoque.

Car Johannes dit qu'il m'aime, mais il ne veut pas faire l'amour avec moi. Cela peut sûrement se comprendre. Mais mon corps ne le comprend pas. Il se sent rejeté. Indésirable. Dégoûtant. Laid. Je t'aime, dit-il en me regardant avec ces yeux brun clair qui peuvent être si chaleureux. Mais il ne me laisse pas y accéder, là où est cette chaleur. Là où est le désir, le vivant. Ou alors il me regarde avec la chaleur que je peux voir dans ses yeux, mais il ne

tend pas les bras de lui-même pour m'attirer à lui, et me tenir, me caresser, me toucher. Il ne le fait pas. Ses mains sont comme celles qu'avait mon grand-père paternel. Je trouve singulier qu'un homme de mon âge puisse avoir des mains si gourdes, des mains si blanches, à demi mortes, comme un vieil homme.

Je suis là avec mon eau, le serveur l'a apportée sur un plateau, une bouteille brillante avec une étiquette blanche et un verre à pied, il l'a rempli, posé, est parti. Je n'ai pas encore bu, je vois les bulles à l'intérieur du verre. C'est quelqu'un de si complètement autre, me dis-je.

Cela semble dangereux. C'est dangereux. Ce que ça me fait, d'entrer là-dedans, l'intimité, la désintégration. Entrer dans ce dont je languis, ne pas me le refuser, mais sentir que j'ai besoin, que je veux avoir. Et c'est dangereux d'une façon plus grande et différente d'avant. C'est autre chose, plus. Je ne sais pas ce que c'est.

Là, à cette table, j'en viens à penser à une conservatrice à laquelle j'avais eu affaire il y a quelque temps, à peine, de façon périphérique. Je la vois, mais maintenant c'est un homme, habillé en femme. Elle a une barbe douce, claire, toute courte, qui entoure sa mâchoire, et de gros seins dressés, ils ne sont clairement pas en silicone, mais en plastique dur, ceux qu'on s'accroche avec des bretelles sur les épaules. Elle porte un tailleur ajusté en tweed vert-de-gris, sur un pull à col en V, avec une jupe au genou.

Je ne comprends pas ce que signifie cette image. Je n'ai pas collaboré étroitement avec elle, je la trouvais même plutôt un peu sotte, je n'avais en fait pour elle pas vraiment de respect professionnel. Et voilà qu'elle surgit ici, en homme. Qu'est-ce donc que cette image veut me raconter? Quelque chose sur ma propre bêtise? Et cette

confusion d'homme et de femme? L'un enveloppé dans l'autre. L'un empruntant la forme de l'autre. Et cela, que je sache si bien ce qu'il en est. En fait, c'est une femme. Mais dans l'image, elle est en fait un homme.

Je pense à l'exposition, ce que je vais y faire. J'ai vu des photos de la salle, la vidéo sur Internet, le grand espace, comme une église. Cet espace est si fort. Comme s'il me voulait quelque chose. Je veux l'utiliser, je le porte depuis longtemps, j'y ai réfléchi, ai été à l'écoute des possibilités qu'il recèle. La seule chose que je vois, encore et encore, est toute simple, presque rien. Je vois une personne, au centre de la pièce. C'est une femme, et à sa rencontre vient un homme. Je les vois de loin. L'homme marche vers la femme, lentement. La femme est parfaitement immobile. Elle est debout au milieu de la pièce, debout là, avant que l'homme arrive, avant qu'il commence à marcher. Puis le voilà arrivé à elle. Ils se regardent. Se regardent dans les yeux. Que voient-ils, là, dans les yeux? Je les vois de loin. Je ne sais pas ce qu'ils voient.

Quand malgré tout nous couchons ensemble, il ne jouit pas en moi. Il le fait à la main, après, allongée sur son épaule, je le regarde, je regarde sa main, son sexe, les deux doigts qui n'effleure presque pas le sexe, légèrement juste, et ses yeux, je regarde ses yeux. Il ne fait pas un bruit. Se touche, rapidement, légèrement, et me regarde silencieusement dans les yeux. Regarde ailleurs, ferme les paupières, me regarde de nouveau.

Je tends la main, lève le verre, bois l'eau. Je regarde les gens qui passent, ils ne sont pas très nombreux, il commence à faire chaud, du regard je cherche un arbre, pour voir du vert clair, la teinte légère, la couleur. Il n'y a pas d'arbre. Il y avait des arbres sur la place d'où je suis venue, autour. Je ne me souviens pas de leur feuillage.

Et si c'est l'inverse. Que c'est un homme qui se tient au centre de la pièce. Et qu'une femme vient à sa rencontre. Marche vers lui, en diagonale à travers la pièce, et s'arrête juste devant lui. Ils se regardent, dans les yeux. Ne se touchent pas, ne lèvent pas les bras. Restent simplement immobiles à se regarder. Et puis la femme continue. Et l'homme reste là.

Je songe combien c'est différent quand c'est la femme qui se tient là et que c'est un homme qui vient, et l'inverse. Quand l'homme se tient là et que la femme vient. Je songe à ce qu'est cette différence.

Dans les deux versions, la femme semble plus exposée que l'homme. À la fois quand elle se tient là et quand c'est elle qui vient. Exposée, plus vulnérable. Je vais demander à Johannes ce qu'il en pense. Le corps féminin paraît souvent plus vulnérable, parce que la plupart du temps il est plus menu, petit. Mais j'ai vu de la vulnérabilité chez des hommes aussi. Se trouve-t-elle plus profond? Les muscles des bras, les épaules larges, les cuisses fortes. Tout est plus grand, moins de graisse sous-cutanée, plus distinct. Et les yeux deviennent une éraflure, une déchirure, sur l'intérieur? Pas nécessairement. Nous avons plus de muscles dans le visage que partout ailleurs dans le corps. Six cents, me semble-t-il avoir lu. Qui contrôlent. Mais en même temps, il y a quelque chose de visible. Quelque part nous devenons visibles. On peut avoir mille muscles et cependant paraître totalement découragé. Complètement délaissé. Nous nous montrons, me dis-je, quelque chose en nous se montre, peut-être ce que nous cachons plus que tout. Il en va peut-être ainsi. Je pense au sexe. Au sexe de l'homme. Qui est là à pendiller. Combien il est facile de le sectionner.

J'attrape le serveur, règle, me lève et continue dans la montée en pente douce, tel un champ de bataille dallé,

c'était autrefois un pré. Et maintenant nous y voilà, je regarde les gens autour de moi, en vestes et impers et chaussures à semelles de caoutchouc, et c'est comme si tout n'était qu'élément de décor, déguisement, sous son blouson, la femme qui me dépasse porte une robe à crinoline, sous le sien l'homme aux cheveux courts un peu plus loin a une armure, et dans sa serviette, il a en fait une épée, la jeune fille qui marche vers moi avec les cheveux détachés a une cote de mailles et des cuissardes sans semelles, en cuir fraîchement tanné. Puis je vois les morts. Les lieux en sont jonchés. Il y a des morts partout. Tels des bâtons renversés sur le sol, en long et en large. Je traîne ma valise entre eux, les dépasse.

Je m'imagine que Johannes sera dans le hall quand j'arriverai. Je tourne dans la ruelle que j'ai vue sur la carte, ai à peine la place de faire rouler ma valise sur le petit trottoir. Devant l'hôtel, de part et d'autre de l'entrée, se trouvent de petits palmiers dans deux grandes jarres, les portes sont anciennes, en bois laqué, avec des poignées en arc de laiton. Je prends ma valise, entre, et marche vers la réception. Je passe devant quelque chose qui ressemble à une bibliothèque, sur la droite, des carreaux en verre séparent le hall exigü et cette pièce sur le côté. Il y a des étagères vert pâle remplies de livres, ils ont l'air vieux. Au milieu se trouve une table, et à la fenêtre presque dissimulée derrière les rideaux deux fauteuils à oreilles. Je le vois, le remarque, je ne sais pas pourquoi. Vais-je m'asseoir là, ou nous, ensemble? Il y a un petit tournant vers la droite et puis me voilà à la réception, je vois tout juste qu'un homme est assis dans un fauteuil dans le coin, il lit. Je m'avance jusqu'au comptoir avant de me retourner pour regarder. Si c'est lui.

C'est à notre troisième rencontre qu'il s'est passé quelque chose entre nous. Johannes était à Oslo pour

quelques rendez-vous et il est resté jusqu'au samedi. Ce jour-là, nous sommes allés voir une exposition à Henie Onstad. Nous avons marché au bord de la route très passante, jusqu'à Lysaker, et nous avons trouvé un bus. Et puis, à la descente du bus, nous avons parcouru à pied le dernier tronçon, sur le sentier asphalté qui traverse les pelouses, sommes entrés, avons pris nos billets et suspendu nos manteaux au vestiaire avant de faire le tour pour regarder les tableaux et les installations, c'était Per Inge Bjørlo, éclats de verre, miroirs, caoutchouc et acier. Au sous-sol, il y avait un immense bateau, échoué, coulé, perdu. Nous marchions en silence l'un à côté de l'autre. Parlions un peu, commentions, restions de nouveau silencieux. Ensuite nous avons mangé au restaurant au soleil couchant. Nous étions nerveux, et contents. Je me souviens de sa chemise, et de sa façon de manger toujours lentement, d'une manière que j'envisage comme aristocratique et sophistiquée, il n'enfourne pas la nourriture comme tous les autres hommes que je connais et qui me viennent à l'esprit, non, il a toujours le temps de bavarder, pose ses couverts, gesticule, lève les yeux, me regarde, regarde dehors, disparaît loin dans ses pensées avant de revenir et de sombrer de nouveau dans son assiette, lève les mains, prend ses couverts et continue. Avant de s'oublier encore, de parler, penser, disparaître. Et puis de retour, comme par grands mouvements, d'idées et de temps, de grands cercles, comme un gigantesque oiseau, jusque là-bas, loin, et puis de retour jusqu'ici. Nous sommes restés après le départ de tous les autres clients, les serveurs avaient commencé à préparer les tables pour le lendemain, à sortir des verres, plier des serviettes, avant de finalement nous lever, trouver son pardessus à lui et mon manteau à moi, et redescendre vers le bus. Après nous sommes restés dans ma cuisine, à boire du thé autour de l'étroite table en bois, et c'était juste avant qu'il doive

partir, attraper son avion pour rentrer à Bergen, nous parlions et voyions que quelque chose avait simplement changé. S'était ouvert. Entre nous, ou en nous. C'était quelque chose dans quoi nous étions ensemble qui se produisait. J'avais la sensation de couler, de descendre à un autre niveau. Je coulais dans une zone en moi qui était à la fois sous l'eau et dans une montagne, ou plutôt c'étaient des cavités et des canaux, de grandes salles, comme dans une cave loin sous la terre, ou une grotte. Pendant que je l'accompagnais au train pour l'aéroport, juste après, nous n'avons rien dit, juste marché l'un à côté de l'autre, tous deux complètement silencieux.

Avant de rencontrer Johannes, je me sentais si joyeuse. Si lumineuse et légère. Et douce, je sentais une douceur à l'avant sur toute ma poitrine, je sentais mon cœur battre là-dedans, et mon ventre, et mon sexe plus bas, je le sentais vivre, comme un petit animal humide. J'avais envie d'hommes, et soudain il y avait aussi des hommes de toutes parts autour de moi, et je les prenais chez moi, en moi, ces différentes bites, les goûtais, sentais les odeurs, caressais les corps, grands, petits, j'avais ri, accueilli et puis refermé la porte derrière eux.

Et puis j'ai rencontré Johannes, et j'ai sombré dans un autre niveau. Qui me saisissait, m'agrippait. Et la légèreté avec les autres hommes n'était plus, n'était pas dans cela, avec lui. N'était plus en moi, non plus. Dans quoi étais-je à présent ? Je suis quelque part que je ne connais pas, me dis-je. Et souvent je me sens détruite, le visage rabougri, je me regarde dans la glace et je ne vois pas la douce chaleur que j'avais pu entrevoir auparavant, songeant qu'elle devait être attirante, celle que j'avais eue, avant lui. Maintenant je me sens raide, le corps, la nuque, le long des bras, apeurée ? Ai-je peur ? Et pourtant c'est ce que je veux. Ce dont j'ignore ce que c'est. Pourquoi, me

demandé-je. Que fais-je là-dedans. Et la seule réponse que je puisse me donner est que c'est précisément pour cela. L'étranger de la chose, de lui. Parce que être avec lui est ce qu'il y a de plus fort.

Ce n'est pas Johannes. Il ne lève pas les yeux, l'homme qui lit dans le fauteuil. Je me tiens face au comptoir, mais à demi tournée, je regarde sa tête, sa douce chevelure sombre, ses lunettes de lecture, son regard concentré. Cela ressemble, ou rappelle. Mais ce n'est pas Johannes.

La femme derrière le comptoir a disparu avec mon passeport. J'attends en songeant à la grande place ouverte, aux arbres autour. Les images du fiacre et du pantalon noir, des chaussures, quand je baisse le regard. La corde autour du cou, je la sens se serrer.

Si c'était lui qui avait été assis là: se lèverait-il de son siège en faisant un pas vers moi, et moi vers lui, et puis nous serions arrivés l'un à l'autre et nous nous tiendrions, et je sentirais son cœur, à travers le pull en laine noir, le cœur qui tambourinerait contre moi, toc-toc, toc-toc.

Ou resterait-il assis, moi debout, tout cela entre nous, qu'aucun de nous ne sait.

Ou me montrerait-il le livre qu'il lit, ouvrant un sentier, comme ça, que nous aurions pu emprunter pour marcher l'un vers l'autre, quelque chose dont nous pourrions parler, qui serait en dehors de nous deux, un lieu plus léger, peut-être, plus simple.

Comme il marchait devant moi pendant ces trois jours que nous venons de passer à la montagne, là, le week-end avant mon départ. Marchait devant moi, grand et taciturne, les pieds dans les chaussures de montagne et le grand sac et une casquette sur la tête avec ses cheveux qui dépassaient, montant entre les rochers, à travers la bruyère

et les fourrés et par-dessus les marais, l'appel mouillé de l'eau quand je lève le pied pour faire le pas suivant. Tu m'accompagnes à la montagne demain, m'a-t-il demandé, jeudi après-midi, on annonce tellement chaud. Oui, ai-je répondu, évidemment ! Il en parle depuis notre rencontre, de la montagne, d'abord elle était à lui, quelque chose qu'il faisait seul, mais progressivement il a commencé à m'emmener dans ses pensées, et voilà qu'il me le demandait. C'était la première fois qu'il me priait de l'accompagner quelque part. Sa montagne, nous ! Mais, tu as des chaussures de montagne, toi, m'a-t-il demandé, d'un ton taquin, comme s'il était certain que je n'en avais pas. Mais j'en avais. Dans le box à la cave se trouvaient les chaussures que j'avais achetées juste après mon divorce, de bonnes chaussures Scarpa que pour une raison ou pour une autre j'avais voulu me procurer, et dans un sac, il y avait un pantalon et un blouson Fjällräven, car c'était la marque que papa utilisait en montagne quand nous étions petits et j'avais eu envie d'avoir la même chose que papa, et je le lui avais demandé pour Noël et c'est ce que j'avais eu. Mais pas utilisé. Je n'étais jamais allée en montagne avec mes chaussures, mon pantalon et mon coupe-vent, ils étaient juste restés là, dans le box, depuis toutes ces années.

Vendredi matin, nous sommes partis, avons écouté la radio, puis l'avons éteinte, sommes restés silencieux pendant que Johannes conduisait. Nous nous sommes arrêtés à une station-service et avons fait le plein, mangé des gaufres et bu du café, étions assis à une table dehors. Nous nous sommes étirés, avons repris la route. Arrivés sur le plateau, nous nous sommes arrêtés à une aire de repos au bord d'un lac et avons mangé les sandwiches que j'avais préparés, fromage et salami, et bu du thé du thermos, je portais la veste en polaire bleue à bordures violettes que

Johannes m'avait achetée une quinzaine de jours plus tôt, quand nous étions allés m'inscrire à la fédération de tourisme alpin pour être prêts à partir. Nous l'avions fait ensemble, nous étions retrouvés devant son travail, étions descendus à Storgata et allés m'inscrire, avant d'acheter quelques cartes, et puis Johannes avait voulu me donner une veste en polaire que je pourrais porter le soir en montagne, quel que soit le moment où cela se ferait, il m'en fallait une, disait-il, pour que je n'aie pas froid à ce moment-là.

Et puis nous sommes arrivés au péage où il faut payer pour emprunter la route qui va jusqu'au bout et où l'on reçoit un ticket qui doit être placé à l'avant du pare-brise, quand la voiture est garée sur le parking, et j'ai écrit nos noms sur ce ticket, le long nom de Johannes, et puis le mien, et puis il a posé le ticket à l'avant du pare-brise et nous a conduits sur la route de gravier dans le dernier tronçon jusqu'à notre destination, avant que nous laissions la voiture, mettions nos sacs et commençons à marcher.

Toutes les heures où nous avons marché ensemble sur ce grand plateau dégagé. Johannes devant et moi derrière, gravissant une hauteur, avançant sur un sentier, descendant vers un creux ou dépassant un mur de neige. Nous ne parlions pas, marchions seulement, un rythme s'est imposé, et il était dans ses pensées et moi dans les miennes, et nous étions là ensemble dans l'immensité, silencieux.

En arrivant, nous avons bu une bière dehors, nous sommes assis l'un à côté de l'autre à la table devant le refuge, et plus loin il y avait un enclos avec quelques chevaux et un lac, et plus tard, après le dîner à l'intérieur avec tous les autres, nous sommes ressortis et sommes restés assis sur un muret de pierres contre la façade d'une dépendance, j'étais tout contre Johannes, il avait son bras autour de moi, nous

buvions du vin rouge d'un petit cubitainer que nous avons emporté, et nous avons regardé le soleil se coucher et les chevaux et la lumière qui s'étalait tout en bas avant de disparaître. Je ne me souviens pas de quoi, mais nous parlions, et buvions et écoutions tout ce qui était silencieux. Une fois la nuit tombée, nous avons marché à tâtons jusqu'au dortoir, Johannes couchait dans une soupenette, tandis que j'avais un box dans une longue rangée, nous étions arrivés tard et avons dû prendre ce qu'il y avait, et au milieu de la nuit, comme je me glissais dehors pour faire pipi, je me suis arrêtée et j'ai regardé son ombre au fond sous le mur, un grand dos rond, un arc, un grand morceau d'un seul tenant, le voilà couché là, me suis-je dit, mon humain.

Il n'existe rien de juste, ou de vrai, me dis-je. Il n'y a que ce ceci, qui est. Et qui est superposition d'épaisseurs, comme les mains que l'on place les unes au-dessus des autres dans ce jeu, sur une table, celle du bas est dégagée pour être mise sur le dessus, et puis elle coule vers le bas, et arrive au fond, est retirée, levée et arrive de nouveau au sommet. Non, l'image n'est pas juste, me dis-je. Ce n'est pas là un cercle, c'est sans fond, me dis-je, c'est sans fin.

Non, ce n'est pas Johannes qui est assis dans le fauteuil. Il n'est pas venu. Il ne viendra pas, me dis-je soudain. Il ne va pas se mettre en marche, se lever, trouver son billet d'avion, cela n'advient pas, c'est coincé en lui, bourré à craquer, de l'espace entre les omoplates jusqu'au crâne, sous sa chevelure sombre, en remontant toute la nuque, et en redescendant, sur tout le chemin jusqu'aux fesses, le tissu musculaire est compact, aucune dépression, aucun creux ni ombre, juste une masse dure, dense, aucune ouverture ou extension, aucun passage.

Être couchée à côté de lui dans le lit, je me souviens d'une fois il y a six mois. Il m'avait rendu visite, c'était

entre Noël et le Nouvel An, c'était avant qu'il déménage ici, la dernière nuit avant qu'il reparte à Bergen. J'avais cessé de me tourner vers lui, de mettre les mains autour de lui, de lui caresser le bras, le dos, le derrière, de m'appuyer légèrement contre lui, de sentir la chaleur et tout le lisse, le bon, tout contre lui. J'avais cessé. Il se plaignait quand il ne dormait pas toute la nuit, que ça devenait haché, aucun repos ni lien entre les choses. Donc je m'abstenais, pour ne pas l'importuner, le réveiller. Et lui, me touchait-il. Non, il ne le faisait pas. Mais là, cette dernière nuit, il m'avait caressée à peine d'un doigt, allant et venant quelques fois sur une petite zone au milieu de l'échine. J'étais si surprise. J'étais si contente. Je me suis retournée et l'ai caressé en retour, un peu, là où j'avais accès, le bras, la nuque, les cheveux, la joue. Il n'a pas répondu, ne m'a pas prise contre lui. Donc je me suis retournée, moi aussi. Suis restée sur le côté, dos à lui, c'est ce qui prenait le moins de place dans le petit lit, lui était sur le dos à côté. J'étais couchée de façon à pouvoir au moins le sentir là, derrière. Et j'ai pleuré. Il m'avait témoigné de la bonté. Mais je pleurais sans doute surtout d'en être arrivée au point où même ce peu de tendresse me rendait heureuse. De ne plus avoir d'attentes, et du fait que ce rien, l'effleurement là, derrière, était devenu tout un océan. Et me rappelait tout ce qui n'était pas.

Pourtant j'ai voulu être auprès de lui. Lui seulement. Tout le temps. Il y a eu là quelque chose, quelque chose en lui qui m'a fait croire, tout de même, quelque chose dans ses yeux, et dans ses mots, une promesse. Et dans ses mains, il peut me tenir par la main toute la nuit maintenant, quand Sofi n'est pas là et que je dors chez lui, ou lui chez moi dans le lit étroit, alors il me tient la main encore et encore, il ne la lâche pas. Cela doit bien pouvoir pousser, continuer. Cela doit bien pouvoir grandir, gonfler,

être une chaleur qui peut se répandre, lentement ou vite, comme l'herbe qui croît sous la terre et fait surgir de nouvelles pousses, de plus en plus nombreuses, coriaces, en des lieux nouveaux, inattendus, et qui s'étend ainsi, tout naturellement. Pourquoi ne serait-ce pas tout aussi possible que l'inverse? a continué de dire quelque chose en moi. Tout le temps.

L'homme étranger ne lève pas les yeux. Ses cheveux sombres, ses lunettes de lecture, je me demande ce qu'il lit. J'ai envie qu'il lève les yeux et me sourie. J'ai envie de m'asseoir sur ses genoux, qu'il me tienne dans ses bras, j'ai envie de me recroqueviller sur ses genoux, et qu'il me tienne pendant que je pleure. La femme à la réception me donne les clefs. Dans l'ascenseur, je vois dans le miroir un écoulement sur mes joues. Je sors au quatrième, le sol est recouvert d'une épaisse moquette rouge, je tire ma valise, trouve la porte. En entrant, avant même que la porte soit refermée, je me sens sombrer par terre. Je ne suis qu'une petite fille, me dis-je, qui cherche quelque chose à tenir, comme si toutes les relations avec d'autres gens étaient des fils, comme des cordes, à longer pour avancer. Et ici, il n'y en a pas. Je suis une petite fille, et puis je me balade dans la vie et je travaille et je n'arrête pas. Quel labeur insensé. Quand la seule chose que je veux, c'est être tout contre. Un autre. Tenir quelque'un tout contre moi. Être proche.

La chambre se trouve haut dans cette petite rue, la rue du Temple. Deux fenêtres étroites descendent jusqu'au sol, je m'avance et écarte le voilage, devant l'une des fenêtres se trouve un balcon. Je vois le toit, des ardoises bleu-gris, en face, des fenêtres, et puis au-dessus il y a le ciel. Dans la chambre, des murs tapissés de papier peint jaune, des rideaux rouges, un couvre-lit rouge. Je m'allonge sur le dos, sur le lit, et regarde au plafond.

Je sens ma poitrine entière endolorie. J'ai le sentiment que la surface, à l'avant, là, forme un creux, vaguement arrondi. Une coupe de chagrin, me dis-je soudain. Ou est-ce de la nostalgie, est-ce du manque. Je ne sais pas, ne sais pas si ce que je ressens là vient de loin dans le passé, ou si c'est quelque chose vers quoi je m'étire, maintenant, qui s'impose. Ou si on peut faire la distinction. Je ne sais pas. J'ai la poitrine entière endolorie, c'est tout ce que je sais.

Je pense à Johannes. Et veux l'avoir tout contre moi, là, contre ma poitrine. Johannes avec son pull en laine noir, l'appuyer contre moi, là, devant. Et au fait que c'est lié à l'organe sexuel, ce lieu du corps, la nostalgie dans ma poitrine, si c'est bien ce que c'est, un désir, que c'est lié à la nostalgie dans l'organe sexuel. Je ne suis pas excitée au-dessous du nombril, je suis nostalgie, de tout mon être.

Cette nostalgie de l'intimité, il ne pourra jamais y répondre. Son regard détourné, il ne pense pas à moi. Il est dans d'autres pensées, en chemin vers d'autres lieux, en lui-même. Peut-être que jamais personne ne pourra faire face à cette nostalgie. C'est insoutenable. Je ne sais que faire de tout ce douloureux, je mets une main devant, sur cette poitrine osseuse qu'est la mienne, et je sens une souffrance qui vient aussi de l'arrière, pendant que je me fais cette réflexion, elle me transperce, juste au-dessus de l'omoplate, comme si on m'enfonçait des piques dans le corps, de l'arrière, en traversant tout à fait, jusqu'à l'avant.

Et je ne sais pas comment je vais pouvoir me lever du lit, sortir dans les rues, aller au musée, commencer le travail, ce travail qui nécessite que j'avance jusqu'au bord de moi-même et atteigne l'extérieur. Tandis que tout en moi est aspiré vers l'intérieur. Je veux m'enrouler sur

moi-même ici sur le lit, devenir une petite boule, devenir une maison autour de moi-même, comme un hérisson, une tortue ou un escargot, encapsuler cet endolorissement, afin qu'il puisse devenir supportable.

J'incline la tête sur le côté, regarde par la fenêtre, le ciel blanchâtre. Je vois une demi-lune fine. Elle aussi est blanche.

La nuit avant mon départ, là, dans le lit, à côté de lui, le rêve des arbres. J'ai rêvé que je me tenais contre un mur d'arbres, au feuillage dense, ils étaient juste devant moi, devant mon visage. Et le vent est venu et a soulevé les feuilles, les faisant bruire, vers le haut, et alors j'ai pu voir quelque chose derrière, quelque chose de jaune, des barreaux d'acier, des portiques, une fête foraine, un parc d'attractions. Je savais que je n'étais pas censée voir ce qu'il y avait derrière, mais quand les feuilles se soulevaient, je pouvais l'entrevoir malgré tout, regarder à la dérobée, et c'était piquant, secret, divin. Le vent qui soufflait dans les feuilles, je le sentais sur moi, remontant mon visage, mes cheveux qui se soulevaient. Ensuite, les arbres sont coupés. Il ne reste que quelques souches très claires, sur une rangée. Et c'est complètement aride, désert. Ni premier plan ni arrière-plan, me dis-je dans le rêve. Aucun horizon. Aucune espérance, me dis-je en me réveillant, rien vers quoi m'étirer, tout est déjà visible, et il n'y a rien de plus. Il n'y a rien de plus, nulle part.

Et il y avait eu deux arbres hauts plus loin derrière, dans le rêve, qui donnaient de l'ombre là où je m'étais vue assise avec un autre, un homme. Des transats, installés. Ce devait être un endroit chaud, là où nous étions, du soleil, et plus loin une plage immense. Ces arbres aussi avaient disparu. Il n'y avait plus rien d'édulcorant. Le soleil était stérile et fort. La lumière n'était pas brisée, elle atterrissait brute et

plate sur le sol. Il n'y avait pas d'avenir, ai-je songé par la suite, quand j'étais à l'aéroport et que j'attendais à la porte d'embarquement, j'étais là avec ma valise et je pensais au rêve en regardant le tapis roulant et les monceaux de bagages un peu plus loin.

Mais à présent, allongée sur le dos sur le lit de ma chambre d'hôtel à Bordeaux, la tête tournée sur le côté, à présent que je regarde par la fenêtre le blanc grisâtre et vois la lune se trouver là, comme un berceau, je repense à la première partie du rêve. Les feuilles, le vent. Le sentiment que cela me procurait. Et je la ressens dans mon corps entier, l'effervescence, et ce que cela me dit, quelque chose sur l'envie et la joie. L'espoir.

Et puis, tout en étant allongée sur le lit à Bordeaux, je marche autour des arbres, au début du rêve, avant qu'ils soient abattus. Je vois par la fenêtre le gris, et je me tiens de l'autre côté des arbres, tout contre les feuilles, à l'intérieur. Et puis j'écarte les feuilles des deux mains, et regarde. Regarde en arrière, moi-même, dans le rêve, qui me tiens là, tournée vers les arbres. Je regarde droit vers mon propre visage, qui ne sait pas qu'il est vu, mon visage, qui regarde et regarde, vers l'avant. Ce visage ouvert, si plein d'attentes. Une telle confiance dans le fait qu'il y a là quelque chose. Quelque chose dont je ne sais rien encore, que je soupçonne simplement, quelque chose qui va venir, qui va se montrer. Quelque chose de plus.

Les choses paraissent plus faciles. Je me lève, veux sortir. Je regarde la carte, l'étale sur le petit bureau à la fenêtre qui donne sur le balcon, l'ai déjà regardée à de nombreuses reprises, à la maison, je connais la ville, de ce point de vue, sais où se trouve l'hôtel, et les rues, à droite, en direction du musée. Je décide de m'y rendre.

C'est cet air estival chaud, quand je franchis la porte de l'hôtel, quelque chose de bleu sombre dans la sensation que cela procure, de le respirer. Je prends à gauche, puis la suivante à droite. Ai l'impression d'entendre des mouettes. Je ne me suis pas penchée là-dessus, sur le fait qu'il s'agit d'une ville portuaire, que c'était une colonie sous domination anglaise, on s'y est livré à la traite négrière. Plus tard, me dis-je, j'y viendrai dans un moment. Cela paraît plus loin, le fleuve, le paysage, l'océan, le grand ouvert. Là, je suis ici, entre les édifices, je lève les yeux vers eux.

Hémicycle des Quinconces, lis-je sur un écriteau, sur une façade de maison. C'est une place en demi-cercle avec six grands immeubles, chacun est légèrement arqué de façon à épouser la courbe de la place. Au milieu se trouve un rond de gravier clair, le bord est ponctué d'arbres. Sous les arbres sont garées des voitures. La place me rappelle

quelque chose. Je ne sais pas quoi. Le demi-cercle qu'elle forme, la lune que je voyais de mon lit à l'hôtel. En bas, chaque édifice a un socle en arcade avec de grandes fenêtres en arc, maintenant, ce sont des boutiques. Puis il y a trois étages. D'abord un majestueux avec balcon courant sur toute la façade. Puis un étage qui a l'air tout à fait ordinaire, et au sommet, un rang de fenêtres plus petites, avant le toit.

Et c'est quelque chose dans cette forme, cet arc de cercle, quelque chose de doux. J'ai envie de me coucher au fond. De m'étirer jusqu'à devenir longue et invisible, ce n'est pas là, par terre, que je veux effectivement le faire, mais en moi, dans cette forme, je veux être tenue dans une structure qui me caresse et me berce. Je regarde des deux côtés, attends, puis je traverse la place jusqu'à son centre, pénètre entre les voitures en stationnement, marche sous les arbres, sur l'intérieur.

Je réfléchis à cela, à comment je puis me coucher, en moi, et au fait que c'est tout à fait réel. Je peux m'étirer et devenir une longue silhouette, mesurer trente mètres de long, comme un ruban, qu'on pourrait aisément poser là, le long de ce bord en arc. Et c'est ainsi que j'ai été couchée contre Johannes aussi, dans les mots, en pensée. Dans les messages qu'il m'a envoyés, des images où nous étions ensemble à regarder la mer, étions mari et femme dans un tableau de Vermeer, courions l'un à côté de l'autre comme des loups sur les plateaux enneigés. Et cela a été tout à fait réel en moi. Cela m'a rendue plus heureuse que tout.

Donc pourquoi n'est-ce pas suffisant? Car ce ne l'est pas. Je ne vis plus uniquement en moi, et j'ai donc besoin d'être avec lui là-dehors aussi. Pas seulement intérieurement. Pas seulement des mots. Besoin de la chaleur. Besoin de son regard, de sa main sur mes cheveux, de sa

verge qui grandit et me veut quelque chose, et de ma propre ouverture, devant, de tout mon être, vers le bas, qui veut avoir, sentir, rencontrer, lui.

Je longe le bord de la place en demi-cercle, à l'extérieur des voitures, je suis la zone de sable sous les arbres, Hémicycle des Quinconces, et je pense à maman, comment quelque chose en elle a changé aussi, dans la période avant que je rencontre Johannes, il y a près d'un an. À moins que ce ne soit quelque chose en moi qui ait changé, se soit ouvert, si bien que quelque chose était différent, entre nous. Ou quelque chose qui avait toujours été présent et qui m'apparaissait seulement alors? Quelque chose que je n'avais pas pu voir auparavant?

Maman est partie faire du vélo en France avec une copine, je pouvais avoir dix-sept ans, quelque chose comme ça, comme Sofi maintenant. Elles sont allées à Angers et ont descendu la vallée de la Loire, elle m'a envoyé des cartes en route, certains soirs elle téléphonait. Et avant, quand je pensais à elle, à ces vacances à vélo, je l'ai toujours vue ainsi: Elle appuie d'un mouvement lent et régulier sur les pédales, faisant glisser le vélo vers l'avant, le long de petits chemins, sous de vieux arbres, devant des fermes, avant de ressortir au soleil entre des prés verts et des champs de tournesols. Le ciel est tout bleu. Un panier tressé sur le guidon, où elle a son petit sac, un paquet de cigarettes et une bouteille de rosé. Je ne vois pas sa copine, si elle est devant ou derrière, ne vois que maman dans ce tableau, de loin, l'ensemble du tableau en permanence, le paysage autour, et puis maman au milieu. Et puis? Qu'est-ce donc qui a changé, qu'était-ce donc qui était tout nouveau? Maman a toujours fait du vélo, partout, Gotland, Bornholm, Helsinki et Stockholm, le vélo jaune, aller et retour jusqu'à Ullevål, où elle travaillait quand j'étais petite. Non, ce n'était pas maman,

c'était mon propre regard qui avait changé. Le tableau s'est ouvert et tout s'est rapproché, je pouvais voir les brins verts au bord du chemin, les tiges robustes et les pétales jaunes des tournesols, le panier tressé et le pneu fin sur l'asphalte, le visage de maman, son nez, ses pores, ses grands yeux, un peu humides. Un vent chaud sur les joues, et les cheveux clairs qui se rabattent en arrière, la frange, les mains, un peu de sueur, sur le guidon. Ses doigts, chacun de ses doigts fins et forts. Et le fait qu'elle sourit, pas à quelqu'un, elle sourit, pour elle-même, vers tout ce qui est.

Jusque-là, quand j'avais pensé à maman, je n'avais pas pensé à elle comme à quelqu'un qui ressentait de la joie, comme ça, à faire quelque chose, du vélo, lire un livre, je ne me l'étais pas imaginée en étant capable de partager avec elle en pensée cette joie. Ça n'avait pas été le cas. Je pensais à elle... avec mépris, vois-je soudain. Ce qui a rendu le tableau tout plat, je n'ai pas pu entrer dedans. Et je ne sais pas ce que c'était, mais à partir de ce moment-là il n'y a plus eu de mépris dans mes réflexions sur maman, depuis, l'image de maman, là, sur son vélo, avançant lentement entre les prés, cette image peut rester en moi, toute tranquille, en paix, pour elle-même. Et rien n'avait changé dans l'image, je voyais la même chose qu'avant. Pourtant elle était tout à fait changée.

La grande place ouverte gravillonnée, le cercle au fond de l'Hémicycle des Quinconces, je les vois comme une spirale devant moi, sur mon corps, au-dessus de ma poitrine, qui tournoie vers mon cœur, et fore. Je continue mon chemin, je vais bientôt retraverser la rue, sortir du demi-cercle de maisons et m'engager dans une autre rue, en direction du musée. Mais encore, je marche ici, et je sens le monde se rassembler devant moi, et être aspiré vers le point où se trouve le cœur.

Juste après avoir rencontré Johannes, je suis allée au musée Vigeland, le grand bâtiment rectangulaire situé aux abords du parc. C'était autrefois son atelier, à l'étage du dessus il s'était fait construire un appartement pour lui et sa dernière épouse, ils y avaient vécu vingt ans avant qu'il meure. Une vie tranquille et régulière, était-il écrit dans le catalogue. J'ai regardé les photos. Je n'arrivais pas à comprendre son visage, à Vigeland, il était si peu marqué, avait l'air un peu bouffi, il aurait pu être employé de banque, laitier, ses yeux non plus ne semblaient pas exsuder d'ardeur. Où était-elle donc, cette puissance qui avait rendu nécessaire de modeler tous ces corps? Toute cette vie qu'il tirait de la pierre en la taillant, en frottant cette argile qui était ensuite coulée dans le bronze, tout ce qu'il rendait visible, toutes ces nuances, et lui alors, lui-même? J'ai traversé la pièce bleue avec ces silhouettes mystérieuses, ces personnages de contes, la fille aux cheveux longs chevauchant l'ours, une autre fille, assise sur la ramure d'un cerf. Les serpents en tout genre. Pour finir, la dernière pièce, la pièce d'angle orientée sud-ouest, où se trouvent les statues qu'il avait réalisées dans sa jeunesse, vers 1900. Elles sont fluettes, presque maigres. Une sculpture montre un rapport sexuel, l'homme est couché sur la femme, mais c'est sans triomphe victorieux, au contraire, il a l'air épuisé, la femme est sous lui comme une coupe, il est sur elle comme un arc, elle est formée distinctement, mais chez lui les traits sont sur le point de s'évanouir. Il s'est livré. Donné, perdu. Est près de disparaître. C'est ce dont il a l'air.

Vingt ans après avoir sculpté cette œuvre, Vigeland épousait la jeune fille de dix-sept ans qui posait pour lui, et vivrait avec elle jusqu'à sa mort. Une vie tranquille et régulière. C'est alors qu'il a fait les immenses colosses que

tout le monde connaît, les corps robustes. Je me promène souvent dans le parc et je m'arrête parfois sur les marches qui mènent au Monolithe, le cercle avec toutes les sculptures, et je passe la main sur le granit lisse, poli. Mais cela me demande un effort, ressens-je, chaque fois, de venir vraiment près. C'est comme si elles trouvaient par leur robustesse une cape protectrice, qui gomme l'intensité en elles. Ou l'éloigne. Il est là, et il aurait pu être immédiat, mais il ne l'est plus, le sentiment, il est plus loin dedans, dans la pierre, ou dans l'esprit de celui qui créait, ou de celui qui regarde. Mais vingt ans plus tôt, il avait fait la sculpture du rapport sexuel, en bronze brillant. Vingt ans plus tôt, il avait été nécessaire de la faire. Et possible. Et ensuite, quand il se marie avec ce jeune modèle à la beauté fragile, il fait de robustes corps en pierre. Quelque chose avait changé. Avait été encapsulé, rendu inaccessible ?

J'ai acheté quelques cartes dans le petit magasin du musée à l'entrée, de ses esquisses parisiennes au crayon, de 1901, la même époque que la sculpture du rapport sexuel. L'une d'elles montre un homme assis et une femme agenouillée devant lui, ils sont enlacés, il a incliné la tête vers celle de la femme, elle a la tête contre la sienne, et ils se tiennent ainsi, ou sont assis ainsi, l'un en face de l'autre, et ils ne s'embrassent pas, et il n'y a en eux rien de fougueux, mais ils sont ensemble, là, dans ce tableau, il y a en eux quelque chose de silencieux, d'allié, de concentré. J'ai aussi acheté quelques cartes de la sculpture du rapport sexuel, et puis quelques-unes des autres esquisses intenses à motifs érotiques, je les ai encore dans le petit sachet en papier dans lequel la dame au comptoir les avait glissées. C'est cette carte tranquille que j'ai envoyée à Johannes, le jour même, que j'ai entourée d'une feuille pliée, scotchée, timbrée, pour descendre ensuite en courant à la boîte aux lettres, avant la levée du